

La statue de Balzac a les yeux qui brillent. Engoncé tel un pingouin dans sa robe de bronze, les bras croisés sur la poitrine, le buste arrogant, on dirait un boutiquier enrichi dans le négoce de ses œuvres complètes. On ne compte plus ses sujets de romans tombés au baccalauréat, ni ceux portés à l'écran, ni ses volumes de la *Pléiade*. Vingt-trois mille pages sur papier bible, reliées en pleine peau dorée à l'or fin. Balzac appartient à la catégorie des gras, des grossistes en littérature, quand la plupart des écrivains sont des maigres et se contentent d'un ou deux chefs-d'œuvre.

J'émerge du métro et me retrouve, comme chaque matin, au carrefour Vavin devant ce manchot prolifique planté au cœur de Montparnasse, qu'on doit, paraît-il, à Émile Zola lorsqu'il était président de la Société des gens de lettres.

Feu rouge. Balzac trône du côté des voitures. Un coup d'œil furtif à sa statue avant de traverser la rue. J'ose à peine croiser son regard. Il a sa posture habituelle, l'air bougon, satisfait de lui-même. Une fiente de pigeon lui macule le visage, balafrant sa joue d'une traînée grise. Il ne me voit pas. Il ne voit personne, insensible aux intempéries. Pas même un haussement d'épaules. Il se fiche de ses lecteurs.

Feu vert : je passe mon chemin, traînant le pas, désabusé, inquiet de mon avenir. Moi aussi, j'écris à mes heures perdues. Un roman de trois cent cinquante pages mais pas d'éditeur. Je comprends que Balzac détourne son regard. Il ignore jusqu'aux terrasses du Dôme et de la Rotonde où flotte le souvenir de nombreux écrivains publiés en édition de poche. Il se croit déjà au Panthéon.

Soudain, son visage s'éclaire. La statue a les yeux qui brillent. Ce n'est pas un reflet sous la frondaison des arbres, ni le bronze aux couleurs verdâtres. Son regard s'allume pour de bon. Il hoche la tête sous sa lourde chevelure en métal. Il m'a aperçu, l'œil vif dans le creux de son orbite noircie par la pollution du carrefour.

– Vas-y ! murmure-t-il.

Hein ?

Je le fixe, effaré, incrédule, n'en croyant pas mes oreilles.

– Vas-y, répète-t-il, goguenard.

Où ?

Est-ce enfin un signe du destin ? J'ai envoyé mon roman à treize éditeurs et reçu douze lettres de refus. Des modèles préimprimés, passe-partout, il n'y a que le titre à rajouter à la main. Ils ne veulent pas laisser d'illusions. On m'a « lu avec beaucoup d'intérêt, un roman plein de qualités... », et ils recopient le titre qui « n'entre pas dans leurs collections ». Parfois, le titre déborde l'espace prévu à cet effet. Ils n'en recopient que la moitié. Le mien est court : *Les Palmiers de la violence*. C'est un titre symbolique. J'y ai mis tout mon cœur.

Comment entrer dans leurs collections ? Comment seulement pénétrer dans les étages ? Douze fois, récupérant mon manuscrit refusé, j'ai été arrêté à la réception de douze maisons d'édition. En bas. Dès l'entrée. On ne monte pas plus haut sans montrer patte blanche. La mienne est pleine d'encre.

J'attends mon treizième refus avec détachement. Stoïquement. Balzac me dit d'y aller. J'obéis. J'y vais. Je retourne chez moi porté par cette parole prophétique. Treize lettres, on ne sait jamais, je finis par devenir superstitieux.

Je crois de nouveau en l'avenir ! Un petit clin d'œil à ce géant des lettres perché sur son socle de granit, drapé dans sa toge que j'avais prise bêtement pour une robe de chambre. Je marche enfin d'un pas assuré vers ma boîte aux lettres, soudain pressé, impatient.

Je prends de l'élan. J'allonge ma foulée. Je hâte le pas. J'accélère. Plus j'avance, plus j'y crois. Je cours. Je bouscule les passants. Je brûle les feux rouges. Je saute les voitures. J'arrive épuisé, en nage, devant mon immeuble.

J'ouvre mon courrier, le cœur battant. La dernière est là. La treizième.

Je déchire fébrilement l'enveloppe dont les miettes jonchent le sol de l'entrée. Les Éditions Banador me fixent un rendez-vous ! Son président-directeur général souhaite me rencontrer. Pierre-Ulysse Banador en personne ! Il y a l'adresse, place de Fürstenberg, la date et l'heure.

Balzac avait raison. Je ne dirai plus de mal de sa statue, ni de Zola, ni des éditeurs. J'ai trop cédé à mon pessimisme.

Je monte l'escalier vers mon deux-pièces, ma lettre à la main, tremblant d'émotion. Il s'en faut de peu que je ne la lise à ma concierge en train de balayer devant ma porte. J'affiche un regard bienveillant.

C'est réconfortant, c'est même exaltant de penser que Balzac vous soutient quand on rêve comme moi de littérature.

Mon nom ne dit rien à l'accueil des Éditions Banador. J'ai pourtant bien articulé. Je l'épelle, la standardiste note au crayon puis téléphone à une secrétaire d'en haut qui téléphone encore plus haut dans les étages vraiment supérieurs. Elle me regarde avec compassion. Elle pense que je suis venu récupérer un manuscrit évincé. Elle ignore que j'ai rendez-vous.

J'attends, j'ai tout mon temps. Je ne suis plus pressé. Des mois que j'attends. Des années. Je savoure cet instant magique qui m'ouvre les portes d'une citadelle interdite, longtemps assiégée en vain. Je suis prêt à coucher sur place.

– Deuxième étage au fond du couloir, murmure-t-elle. M. Banador vous attend.

Je vis un rêve, un conte de fées, un miracle rationnel. Je pénètre enfin dans les étages.

L'escalier monumental est impressionnant. J'ai consulté avant de venir tout un dictionnaire littéraire. Chaque marche y garde l'empreinte de notre patrimoine culturel depuis Napoléon III jusqu'au président Lebrun. Combien d'écrivains, d'académiciens l'ont arpenté avant moi, monté, descendu, caressant cette rampe en marbre rouge dans le goût éclectique de l'époque ? Un temple, un sanctuaire qui mériterait d'être classé dans les monuments historiques.

Une petite halte au premier étage, un peu ému, presque essoufflé. Je pense à Balzac.

Un long corridor laisse entrevoir une enfilade de bureaux toutes portes ouvertes. Des piles de livres, de dossiers, des coups de téléphone, une forêt d'ordinateurs. Je m'élève encore d'un étage, ne mettant plus de bornes à mon ascension sociale. Je prends le couloir du deuxième. J'approche lentement de cette grotte miraculeuse, haletant, presque chancelant. Mes jambes se dérober. Je vais m'anéantir. La porte s'ouvre soudain.

Pierre-Ulysse Banador lui-même, en chair et en os, descendu de son socle !

Je m'attendais à une poignée de main. Un gros cigare, coincé entre l'index et le majeur, me fait signe d'entrer et de m'asseoir.

Le cigare m'impressionne plus encore que l'escalier, naviguant entre la périphérie de la bouche et le rebord du cendrier en un geste large, théâtral, très directorial. J'ai toujours associé le cigare à l'idée de puissance sociale. C'est un bout de cigare mâchonné, curieusement éteint, mais dont les cendres luisent encore dans l'esprit de ceux qui, comme moi, siègent toujours du mauvais côté du bureau.

Pierre-Ulysse Banador se trouve sur l'autre rive, son sceptre de havane pointé vers le ciel. Il tient mon avenir en main.

Pas un mot de mon roman. Aucune allusion. Il évite soigneusement le sujet et me fait la conversation en homme du monde, très affable, habitué aux grands auteurs. Il me raconte sa vie d'éditeur, ses débuts dans la profession – il a commencé avec trois fois rien comme tous ceux qui ont réussi –, me demande ce que je fais dans la vie, d'où je viens, si j'ai fait Normal Sup ou Sciences Po. Il ne s'inquiète pas de savoir si j'ai déjà publié, il connaît la réponse.

J'écoute à peine, répondant à moitié, bégayant, fébrile. Je ne tiens pas en place, me consume de plus en plus sur ma chaise, brûlant d'impatience. Ils sont capables de m'avoir convoqué pour m'annoncer qu'ils ne veulent plus de mes *Palmiers de la violence*. Il paraît que cela se fait chez les pervers. Le métier d'éditeur est une profession où l'on passe son temps à dire non.

– J'avais promis de m'arrêter de fumer dès que j'obtiendrais un prix littéraire, m'avoue-t-il. Je ne l'ai pas eu, vous savez comment ça se passe...

– Non.

– Nous n'avons eu qu'une voix au Goncourt, mais ma décision était prise. Je garde ce havane en souvenir, bien que je ne supporte plus la fumée.

J'ai devant moi un homme armé d'un cigare symbolique qui a renoncé à fumer au nom de la littérature.

Il se décide enfin à extraire mon manuscrit d'un grand monticule de dossiers empilés sur son bureau, à l'extrême opposé du cendrier.

– Votre roman est parfait, drôle, intelligent, bien écrit. Vous avez une plume, un réel talent d'écrivain...

Je me redresse sur ma chaise. Je sens soudain ma tête qui fume, un havane dans chaque oreille. S'il n'y avait la moquette ignifugée, le plancher s'embraserait sous mes pieds tel un buisson ardent.

– Il y a une accroche dans votre récit dès les premières pages et votre dernier chapitre, à la fois tragique et désopilant, est très fort. Bravo. Félicitations.

Trois ans de travail, de doutes, d'angoisse, de réécriture constante, pour aboutir là, sur ce bureau présidentiel, à deux pas d'un cendrier inutile, après un long parcours à l'intérieur de la maison qu'il me décrit comme un roman d'aventures, un voyage initiatique, de rapports de lecture en rapports de lecteurs, où chaque étape, pour grimper dans les étages, se joue à quitte ou double.

Parcours dans une contrée hostile auprès duquel celui du fantassin prend des allures de balade champêtre. On ne compte plus les morts, les exclus, les vocations avortées.

C'est fait. J'ai surmonté tous les obstacles, déjoué les pièges de lectures concurrentes. Un vieux prof nostalgique des romans à la Giraudoux. Une jeune femme superbranchée, très libérée, déjantée même. Un blasé dépressif, critique raté, détestant la littérature et les romanciers. Un conceptuel maniaque de la linguistique. J'ai battu tous les records. Cinq lectures, cinq rapports favorables. Pierre-Ulysse Banador est fier de moi. Il va me publier.

Il ajoute brutalement pour dissiper toute fumée toxique entre nous :

– Le problème... Le problème, c'est qu'écrire des romans coûte cher, très cher et ne rapporte pas. Ce qui se vend, ce sont des documents fabriqués, reconstruits. Des faux souvenirs, des témoignages réécrits.

*Réécrit.* Pas besoin de me l'épeler, j'ai fait anglais première langue.

– Le roman n'a plus la cote. C'est un genre passé de mode. Le public lit des essais, des enquêtes sociales, ou du psychologique. Il veut du réel, du vécu. Des mémoires. Des bios. Très bien les bios. De fausses bios. Je veux dire des autobiographies écrites par un autre. Avec un bon encart de photos, une couverture en couleurs, quelques révélations intimes, vous êtes sûr d'avoir un lectorat de base qui se compte par dizaines de milliers.

*Lectorat,* je comprends aussi. Catégorie de consommatrices qui achètent des livres et pas seulement des produits de beauté.

Il me propose de faire de mon roman un document. Un document avec un narrateur qui dit « je ».

– Le public croira à ce qu'il lit. Un roman à la troisième personne, c'est daté. Il faut au lecteur du factuel, pas de la fiction.

Je commence à craindre d'avoir fait fausse route avec Honoré de Balzac.

– Inventez-vous un parent extravagant, un bagnard, un prêtre pédophile, et réécrivez votre roman de son point de vue, à la première personne. Avec une bonne pub, un peu de scandale, on peut faire un premier tirage de quinze mille. Sinon j'en vends mille, mille cinq cents au mieux, peut-être même pas cinq cents.

Je suis pris d'un doute existentiel, j'ai soudainement honte d'être moi-même. Pierre-Ulysse Banador est en train de m'expliquer que j'ai écrit un roman *littérairement* réussi dont je ne peux pas *économiquement* être l'auteur.

– Bien sûr, il faudra modifier le titre, *Les Palmiers de la violence*, cela fait typhon tropical. Et changer aussi le style. Des phrases courtes, incisives, pas de littérature. Du parler. Le vécu, voilà le nouveau concept d'écriture.

– Il me faudra tout réécrire ?

– Pas tout. Réduisez vos descriptions littéraires, supprimez-en, il y en a trop.

J'essaie de lui expliquer que j'attache plus d'importance à l'écriture qu'au récit. J'ai travaillé l'écriture durant des mois, inlassablement. Les mots, pour moi, doivent faire comme une musique intérieure. Un changement de temps, passer du « il » au « je », change tout le rythme de la phrase et la déséquilibre.

– J'entends bien. Je ne vous critique pas. Au contraire. C'est important l'écriture. Le même style mais en plus resserré. Vous voyez ce que je veux dire ? Votre narrateur – disons un type qui sort de prison – ne peut pas s'exprimer comme vous. Donnez plus de spontanéité à vos phrases, un rythme syncopé, moins cravaté, proche du langage parlé. Du dialogue. Les phrases longues, trop construites, le lecteur ne les lit plus. Il n'a pas la patience d'aller jusqu'au bout. Il décroche à la première subordonnée. Le subjonctif, il s'arrête de lire.

Il prend comme exemple la première page de mon manuscrit :

– » La statue de Balzac a les yeux qui brillent. Engoncé tel un pingouin dans sa robe de bronze, les bras croisés sur la poitrine, le buste arrogant, on dirait un boutiquier enrichi... » Trop long ! La statue, Balzac, le pingouin, le boutiquier, où va-t-on ? Il faut réduire, condenser.

Modifier le titre. Changer de style. Casser l'histoire. J'essaie d'intégrer tous ces paramètres. Je ne suis pas au bout de mon œuvre.

– Le fond du problème, reprend-il en suçotant cette fois son cigare, c'est que vous n'êtes pas connu.

Il prétend que si j'étais dans le show-biz, journaliste en vogue, présentateur de la météo – il n'ose pas rêver à une star du porno ou à une pute repentie –, il me signerait un contrat tout de suite, sans même me lire, avec un bel à-valoir. Mon nom suffirait. Il me cite des personnes notoirement connues qui n'ont pas eu besoin de faire leurs preuves écrites pour être publiées.

– Mais avec un nom inconnu, votre aspect, votre allure. Vous êtes jeune et vous n'avez même pas l'air de croire en vous ! On court à l'échec.

Le cigare reprend ses allers et retours. Il va à un moment piquer sur moi comme l'aviation américaine sur les puits de pétrole.

– Je comprends tout à fait votre réticence à modifier la forme. Il faut laisser les choses se décanter dans notre métier. Je vous fais une proposition. Vous ne voulez pas retoucher votre texte, on le met de côté. Au frais. Le temps de vous faire un nom, une santé publicitaire. Le cancer de notre société, c'est l'anonymat.

Sous mes yeux, il ouvre un dossier bourré de photos et de coupures de presse qui m'attendait sur le rebord du bureau, juste sous le manuscrit des *Palmiers*.

– Vous avez vu l'émission *Tout dans le cœur* ?

– Non.

– Moi non plus. Il paraît que c'est nul. Mais l'émission a beaucoup de succès auprès des jeunes et des vieux. Une des filles, une dénommée Magali, a une cote d'enfer. Elle fait craquer l'audimat. J'ai emporté les enchères pour une biographie genre supermarché. Le contrat est déjà signé. Il faut faire vite, publier à la rentrée. Dans six mois, elle sera oubliée. J'ai besoin d'un auteur, j'ai pensé à vous. C'est l'occasion de mettre un pied dans le monde de l'édition.

Je pensais qu'avec douze refus, j'avais déjà un pied dedans.

– La pauvre Magali ne sait pas écrire. Sait-elle lire ? Vous vous ferez la main. Il faut écrire, beaucoup écrire avant d'être publié. Vos *Palmiers*, très bien, mais ils sentent un peu le premier roman, l'écriture novice, ça manque de métier. En deux mois, vous en apprendrez plus qu'en deux ans.

Une condition impérative : donner une image positive de la chaîne de télévision qui produit *Tout dans le cœur*. Il insiste, c'est elle qui sponsorise la publication.

– Magali en veut à Fabien Rolland, le présentateur de l'émission. Laissez-la dire, de toute façon elle ne lira pas. Ses fans non plus, ils achètent pour les photos. Insistez sur le côté romancé, style palmier mais sans la violence. Avec de l'émotion, un peu de sexe, on fait un premier tirage de trente mille.

Je suis déçu. Je rêvais de littérature. Je m'étais vu à la prochaine rentrée dans la course aux prix. Je ne m'imaginai pas concourir dans les meilleures ventes de supermarché sous un nom d'emprunt.

– Attention, question sexe, ne la faites pas coucher avec n'importe qui et surtout pas avec un type de la télé. Là, c'est le procès à tout coup.

Il ajoute :

– Cinq pour cent sur les droits d'auteur, ça vous va ? Croyez-moi, cinq pour cent de cinquante ou cent mille exemplaires, c'est autre chose que dix pour cent du millier que vous ne vendrez jamais.

Je n'hésite pas longtemps. J'ai toujours écrit et rêvé d'être publié. J'ai l'occasion d'écrire et d'être publié. Sous le nom de Magali. Dois-je en faire une question de personne ?

– Réfléchissez, Jean-Rémy.

Il m'appelle par mon prénom à cause de mon nom inconnu. Je suis tenté de l'appeler Pierre-Ulysse, intérieurement.

Soudain, je ne sais ce qui lui prend, il allume son bout de cigare comme s'il avait définitivement renoncé aux prix littéraires et m'envoie en pleine figure un nuage de fumée. Il me gaze. Il a son chéquier dans l'autre main. Ses armes de destruction massive.

– Cinq mille euros à titre d'à-valoir, ça vous va ? C'est à prendre ou à laisser.

Une expression dénuée de sens pour qui a le choix entre un gros chèque et des ambitions réduites.